« COMMENT NOUS PENSONS LE HOCKEY ET NOUS-MÊMES » : LA TÉLÉVISION, LA SÉRIE DU SIÈCLE DE 1972 ET LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ PANCANADIENNE

Russell Field est professeur adjoint à la Faculté de kinésiologie et de la gestion des loisirs de l'Université du Manitoba, où il enseigne et mène des recherches sur l'histoire du sport, la sociologie du sport, et le sport et le cinéma. Une monographie explorant les identités et les expériences des spectateurs de hockey au Maple Leaf Gardens (Toronto) et Madison Square Garden dans les années 1920 et 1930 est en cours de finalisation.

Le 28 septembre 1972, le palais sportif de Moscou, Luzhniki, a accueilli la huitième et dernière partie de la « Série du siècle ». Cette série de hockey sur glace était très peu connue – dans le temps tout comme présentement – à l'extérieur du Canada, de l'Union soviétique, et de certaines parties des États-Unis. Malgré cela, cette partie a engendré un tournant dans l'histoire du sport et de la culture populaire au Canada. En effet, la série de huit parties a éclipsé d'autres grands moments sportifs pour les Canadiens, y compris les événements tragiques survenus au Jeux Olympiques de Munich, qui ont eu lieu en même temps que la Série du siècle (et pourtant les deux sont rarement mentionnés ensemble lorsque les Canadiens se souviennent de septembre 1972).

Les amateurs de hockey, les joueurs et les journalistes attendaient fébrilement cette série, jouée entre l'équipe nationale soviétique et une équipe de joueurs vedette canadiens de la Ligue nationale de hockey (LNH). Pour plusieurs, on attendait de cette série qu'elle représente le moment où le Canada réaffirmerait sa suprématie internationale au hockey. Depuis près de vingt ans, les meilleurs joueurs de hockey canadiens, jouant professionnellement pour la LNH, s'étaient vus refuser la possibilité de jouer contre les équipes soviétiques financées par l'état, alors que ces mêmes équipes soviétiques en étaient venues à dominer les équipes canadiennes amateurs plus faibles dans des compétitions olympiques et des championnats mondiaux. Mais après sept parties, trois victoires pour chacune des équipes ainsi qu'un match nul, il s'est avéré que les Soviétiques étaient beaucoup plus compétitifs que l'avaient assumé les joueurs canadiens et les médias. L'objet de ce court texte est le match décisif de cette série de hockey, la Partie Huit comme on s'en rappelle aujourd'hui.

Cette analyse de la Partie Huit porte sur l'action sur la patinoire et la diffusion de la partie, ainsi que la façon dont ces éléments ont engendré la construction et le renforcement d'une notion particulière de l'identité canadienne. La diffusion de l'émission était une prouesse technologique en soi : la diffusion par satellite est passée de Moscou à Helsinki à Londres (où elle a été convertie en un signal standard nord-américain) à la Nouvelle-Écosse avant d'être nationalement diffusée dans les foyers canadiens. Les deux réseaux nationaux (CBC et CTV) ont diffusé le match et plus de 12,5 millions de Canadiens ont cessé toute activité pour regarder et écouter Foster Hewitt et le coloré commentateur Brian Conacher décrire l'action à Moscou.[1]

LE PANCANADIANISME ET LA LENTILLE À « ANGLE LARGE » DE LA TÉLÉVISION

Étant donné la popularité de cet événement télévisé parmi les Canadiens, la Série du siècle a reçu étonnament peu d'attention de la part des chercheurs canadiens (ou autre)[2] se spécialisant dans le sport.

Bien que certains artéfacts de la culture populaire canadienne puissent servir de lentilles à travers lesquelles on peut visualiser certains aspects de la culture canadienne, la Partie Huit quant à elle renverse complètement cette notion.[3] Celle-ci fonctionne en effet comme une lentille à « angle large » ne soulignant pas un aspect particulier de

la culture canadienne, mais présentant plutôt cette culture comme un ensemble homogène. Ce pancanadianisme, l'image d'un Canada uni, est évident à travers les trois discours qui sous-tendent la Partie Huit : la compétition, l'unité et l'individualisme.

Dans la Partie Huit, ces lentilles fonctionnent à deux niveaux.

Il y a le sport qui est joué sur la patinoire, avec des joueurs, des entraîneurs, des partisans, etc. En outre, les téléspectateurs regardent la partie telle qu'elle est présentée par le reportage. Les caméras et les micros juxtaposent les images et les sons d'un petit groupe de partisans canadiens tapageurs à l'image de centaines de Moscovites calmes et bien maniérés, le tout capturé d'un seul coup. Le plus souvent toutefois, l'émission offre des prises de vue au-dessus de la glace, suivant le mouvement de la rondelle – sans doute en raison des positions des caméras disponibles à l'aréna Luzhniki. De même, il n'est pas clair quel niveau de contrôle les producteurs canadiens avaient sur la vidéo diffusée pour la Partie Huit.

Les sous-titres sont en russe et après le deuxième but soviétique, à 13:10 de la première période, les téléspectateurs voient la main de quelqu'un insérer une nouvelle carte de sous-titre en face de l'image prise en direct. En conséquence, les hypothèses qui attribuent la sélection des images vidéo aux diffuseurs canadiens sont difficiles à supporter.

L'équipe de production canadienne contrôlait toutefois les commentaires de Hewitt et Conacher, ainsi que ceux du personnel de studio comme Bill Good, Jr. et Howie Meeker, commentaires que le public recevait tout au long de l'émission. Il faut prendre en considération que Hewitt était sorti de sa retraite spécifiquement pour la série, puisque ceci est crucial pour comprendre le pouvoir que cette partie avait dans le renforcement de l'image d'un seul Canada. Fiske et Hartley ont noté, dans leur évaluation de l'analyste de football anglais télévisé, Jimmy Hill, que :

> *La télévision ne se contente pas d'amener le sport comme produit brut dans notre maison, elle utilise le sport comme code pour converser avec nous sur les aspects de nos valeurs individuelles/culturelles. Mais nous ne participons pas seulement par procuration : les commentaires d'évaluation de Jimmy Hill nous obligent à faire un changement crucial et à passer au point de vue de l'évaluateur [...] Notre passage de participant à juge est essentiel dans le rôle culturel du programme (Fiske and Hartley, 1978, p. 144).*

L'importance du médiateur est mise en évidence surtout dans le sport, par exemple dans le cas du patinage artistique où les spectateurs occasionnels peuvent être (ou du moins croient être) incapables d'évaluer les performances qu'ils voient. Mais même dans le cas d'émissions de hockey au Canada, où le jeu est censé être bien compris par le public, les personnalités de télévision ont un rôle à jouer.

Dans la Partie Huit, le public avait besoin que Hewitt et Conacher fassent plus que de simplement identifier les joueurs soviétiques, qui leur étaient, littéralement, étrangers. Le public avait besoin d'assistance afin d'établir les dichotomies auxquelles il était habitué dans les compétitions sportives et lesquelles joueraient un rôle essentiel dans la définition de ce que la Partie Huit représentait : le bien contre le mal, les bon contre les mauvais, la justice contre l'injustice, l'Ouest contre l'Est, nous contre eux.

DISCOURS DE COMPÉTITION

Depuis le début, la Partie Huit ainsi que la totalité de la série, a été une question de compétition et de rivalité : la qualité et le style de notre hockey contre le leur. Tel que le journaliste Jack Ludwig l'a noté dans son compte rendu de la frénésie présérie (au Canada du moins), « ici, enfin, on avait les deux plus grands combattants du monde, chacun à l'âge et au poids optimaux, se réunissant pour régler ça une fois pour toutes » (Ludwig, 1972, p. 30). L'importance de ce 'combat' n'avait pas échappé aux joueurs non plus.

Ken Dryden, le gardien de but de l'équipe canadienne pour la Partie Huit, se rappelle le point de vue des joueurs sur la Série : « dans la mesure où elle concerne la vaste majorité des Canadiens, cette série n'avait pas été conçue dans la fraternité et la compréhension, mais dans une logique de rabaisser les Russes et d'affirmer notre revendication à la suprématie du hockey » (Dryden et Mulvoy, 1973, p. 65).

Cet élément de compétition, même de conflit, a souvent été relié en sport à des symboles de nationalisme et de patriotisme.[4] En effet, Gruneau et Whitson argumentent que les « sports ont fourni des dramatisations très convaincantes de qualités nationales mythiques et d'occasion d'affirmations publiques du 'nous' contre 'eux' » (Gruneau and Whitson, 1993, p. 267).

Les émissions sportives télévisées déclarent souvent jouer un rôle neutre et mettent l'accent sur des réussites plutôt que les conflits. Fiske et Hartley soulignent toutefois que : « L'insistance du programme sur la réussite ne doit pas nous éloigner du fait que les réussites résultent du conflit » (Fiske and Hartley, 1978, p. 145). Et c'était bel et bien le cas dans la Partie Huit, alors que le drame et la tension du moment ont rapidement dépouillé les émissions de toute prétention qu'elles se concentraient seulement sur les réussites sur la glace.

Les préparatifs avant la Partie Huit, les cérémonies sur la patinoire et les commentaires télévisés des experts ont élaboré le discours de compétition. L'émission débute avec Bill Good, Jr., annonçant « L'équipe Canada contre l'Union Soviétique. La série d'une vie et c'est le dernier match décisif »[5]. Les thèmes musicaux, incluant quelques segments des deux hymnes nationaux, annoncent le début de l'émission. Cette dichotomie du nous contre eux est encore une fois mise à l'avant lorsque les deux équipes s'alignent sur les lignes bleues, se faisant face tandis que les hymnes sont joués dans leur intégrité. Le message ici est clair. Ceci est un combat, une lutte, mais pas une lutte individuelle ou personnelle entre deux équipes de vingt hommes : les hymnes élèvent la situation à un combat entre deux nations.

La mentalité du nous contre eux est exposée très tôt dans la première période, à la fois par les commentateurs sportifs et les joueurs canadiens, alors que des pénalités sont imposées à l'équipe canadienne. Lorsque la première pénalité est soulignée, Hewitt annonce, « C'est un véritable plongeon [...] le joueur soviétique a pris une bonne chute, même si Bill White ne l'a presque pas touché ». Hewitt rappelle les inquiétudes de l'équipe canadienne quant à la qualité des arbitres, ce qui donne encore plus de poids à l'idée du nous contre eux. Trente-six secondes plus tard, la voix incrédule de Hewitt annonce une autre pénalité, cette fois-ci à Peter Mahovlich. À l'écran, le public regarde Mahovlich claquer la porte du banc des punitions et crier contre les arbitres. Hewitt et Conacher demeurent silencieux sur ce comportement.

Les commentateurs qui choisissent de ne pas faire de remarques sur ce qui pourrait être considéré comme un comportement négatif des Canadiens que tous peuvent voir à l'écran est un instrument utilisé durant toute l'émission et qui sert à informer le discours de compétition. Trois incidents – une pénalité au joueur canadien Jean-Paul Parise en première période, un incident hors-glace en troisième période impliquant Alan Eagleson et le but gagnant – illustrent ce point.

L'imposition d'une pénalité sur Parise est l'un des moments marquants de cette partie. Le joueur d'avant canadien réagit en chargeant sur l'arbitre et en balançant son bâton devant le visage de ce dernier, le manquant intentionnellement. Conacher, dans un moment d'euphémisme absurde, observe que Parise « est un peu irrité » et qu'« il n'a aucun respect pour les arbitres ». Le ton de voix de Conacher suggère que c'est exactement la bonne attitude à avoir, surtout lorsque les décisions de l'arbitre menacent les chances du Canada de gagner la partie. C'est le thème principal adopté pendant que l'ordre est rétabli sur la glace et Hewitt note : « J'ai peur que ce type d'arbitrage causera plus d'un incident avant que cette partie ne soit terminée ». À la maison, les Canadiens peuvent dormir tranquille ; apparemment, l'arbitre est à blâmer pour le comportement de Parise.

Durant la troisième période, Eagleson est traîné sur la patinoire, suite à un incident hors glace qui n'avait pas été vu par les téléspectateurs, et emmené vers le banc canadien. Ce moment est devenu par la suite un élément important de la mythologie entourant la Partie Huit dans la culture populaire canadienne : tandis qu'Eagleson chargeait vers le juge pour protester contre une décision, il a été intercepté par la police soviétique, ce qui a suscité l'intervention du joueur canadien Peter Mahovlich, lequel a traîné Eagleson par-dessus la bande de bois de la patinoire et sur la glace. Sur leur chemin vers le banc canadien, Eagleson et deux autres officiels canadiens ont fait des gestes obscènes à la foule. Ludwig saute sur l'interprétation nationaliste de l'équipe canadienne qui vient au secours de leur chef : « En deux secondes, vingt autres joueurs de l'équipe canadienne montraient que le Canada aussi avait des formes de solidarité » (Ludwig, 1972, p. 174).

Même durant le moment de gloire du Canada – le but gagnant de Paul Henderson 34 secondes avant la fin de la troisième période – on peut clairement voir un joueur sur le banc canadien qui tourne la tête vers la foule et crie « fuck you » (accompagné du geste) à quiconque peut l'entendre et le comprendre. (Le joueur était Bill Goldsworthy qui n'était pas dans l'alignement de la Partie Huit, mais assis sur le banc en vêtements de ville). Aucune de ces actions ne lui a valu de commentaires de la part des annonceurs, ce qui les fit paraître comme acceptables et nécessaires.

DISCOURS DE L'UNITÉ

Pour réussir dans ce concours du nous contre eux, le Canada (le nous) devait être uni. Les éléments de la diversité canadienne pouvaient être célébrés, sous réserve que l'unité était préservée, et préserver l'unité consistait à préserver notre identité nationale. Le hockey sur glace était, après tout, le sport du Canada. Rutherford appelle cela « la mystique particulière du hockey. Le hockey aimait se présenter comme un jeu rude, robuste, de vitesse et d'habileté. C'était *le* jeu canadien parce que nous l'avions inventé, nos joueurs dominaient le sport et nous étions les « meilleurs au monde » (Rutherford, 1990, p. 248). Alors que Ludwig tirait la sonnette d'alarme nationaliste durant cette période – « l'Ukraine et certains états agricoles des États-Unis et peut-être de l'Argentine peuvent cultiver du blé aussi bon que le nôtre, mais une chose que nous avons cru qu'ils ne cultiveraient jamais — même avec l'aide de nos propres semences — sont des joueurs de hockey assez bons pour jouer dans la LNH » (Ludwig, 1972, p. 15), un discours de l'unité se répétait tout au long de la Partie Huit.

Moins de deux ans après la « crise d'Octobre » inspirée par le FLQ et dans une ère de nationalisme québécois accru, on ne fait aucunement mention des racines ethniques variées des joueurs canadiens durant les huit parties. Ces différences sont partiellement obscurcies par les uniformes d'Équipe Canada. Comme Earle le remarque : « le nom de l'équipe – « Équipe Canada » – était rempli de significations, exprimé sous une forme qui serait facilement traduisible en français et en anglais, s'ajustant ainsi à l'idéal bilingue du temps » (Earle, 1995, p. 114). En effet, les années 1970 au Canada avaient débuté par des débats nationaux sur le bilinguisme et le biculturalisme, en reconnaissance des deux « races » européennes « fondatrices » du pays, le français et l'anglais, et se sont terminées avec de nombreuses tentatives de promotion d'une société multiculturelle en reconnaissance de l'impact que l'immigration avait eu sur la société canadienne. Il est donc ironique, mais pas inattendu, que les annonceurs n'aient fait aucun commentaire (à ce moment ou par la suite) sur le fait qu'un Canadien anglais (Henderson) ait marqué le but gagnant avec la passe décisive d'un Canadien français (Cournoyer) et celle d'un Italo-canadien (Esposito). Dans ce cas, la lentille à grand angle de la télévision a obscurci cette diversité au profit de l'unité.

Le discours de l'unité est élaboré dès le début de l'émission – tant sur la glace que dans la cabine de diffusion. Pour Hewitt, il était important que les Canadiens se rendent compte de l'importance de cette partie pour la fierté nationale. Ses premières paroles sont : « Ce soir, nous allons faire l'Histoire du hockey ». Le succès de l'équipe soviétique à ce point dans la série avait été une surprise pour la plupart des observateurs. Si cela avait vraiment secoué la foi de la nation en ce que pouvait signifier d'être canadien, il devait y avoir un moyen de trouver la victoire en cas de défaite (ce qui était encore une possibilité réaliste avant la Partie Huit). Conacher le fait habilement durant ses commentaires d'avant-match : « Équipe Canada, dans les dernières parties, a neutralisé l'avantage de conditionnement physique de l'équipe soviétique des parties précédentes par son style de jeu plus physique et ses mises en échec ». En une phrase, il réaffirme la valeur du style de jeu canadien (physique, mises en échec) et minimise l'une des forces de l'équipe soviétique (le conditionnement physique).[6] Des efforts supplémentaires sont mis tout au long de l'émission pour réhabiliter la valeur du jeu « canadien ». Dans la deuxième période d'intermission, Syl Apps (un célèbre ancien joueur et commentateur de la série) déclare aux téléspectateurs à la maison que « tous les Canadiens peuvent être fiers de ces gars. Ils ont travaillé exceptionnellement fort ».

Sur la glace, le discours de l'unité est établi au moyen d'une démonstration de la diversité inclusive du Canada. Après les hymnes nationaux, les joueurs échangent des artéfacts représentatifs de leurs nations. Il s'agit d'une pratique courante dans tous les tournois internationaux de hockey sur glace. Tout d'abord, Charlie Hay, président de Hockey Canada, présente un totem à un officiel de hockey soviétique. Puis les Canadiens présentent aux joueurs soviétiques des chapeaux de « cowboy » blancs. Ces cérémonies communiquent des messages importants.

Les Canadiens se présentent avec des symboles culturels des Premières Nations et de l'Ouest canadien, symboles que le reste du monde est censé croire font partie d'une culture inclusive pancanadienne – en ignorant le fait qu'aucun Canadien autochtone ni de l'Ouest (à l'exception de Bobby Clarke qui venait de Flin Flon) ne porte l'uniforme d'Équipe Canada. Le rôle de la diffusion dans ces cérémonies est tout aussi important. L'émission « Hockey Night in Canada » (programmation régulière du samedi soir à CBC, commencée en 1952) diffusait rarement des cérémonies d'ouverture en saison régulière, étant donné que celles-ci étaient généralement orientées vers le public qui était présent. Mais le 28 septembre 1972, tous les symboles possibles de ce que cela signifiait d'être canadien ont été diffusés dans les foyers canadiens.

Le discours de l'unité est également évident dans les prises de vue fréquentes des 3000 partisans canadiens qui regardaient la partie en direct au Palais des sports à Moscou. Dryden se souvient d'eux scandant : « Da Da Ca-na-da. Niet, niet, Sov-i-et » et le *Globe and Mail* a signalé le lendemain de la Partie Huit que « les partisans avaient découvert leur propre nationalité à Moscou ». (Dryden et MacGregor, 1989, p. 211 ; cité dans Earle, 1995, p. 120). Earle note l'importance des partisans canadiens présents à la partie et leur impact à la maison, grâce à la diffusion de la partie : « crucialement, les spectateurs font tout à fait partie de l'action [...] ils sont à proximité de la surface de la patinoire. Cela sert à augmenter l'intensité des réactions de la foule, des réactions que les caméras et les micros – dans cet espace relativement restreint – peuvent facilement amplifier » (Earle, 1995, p. 110).

La séquence d'ouverture du jeu montre le contingent canadien, petit mais audible, scandant « go, Canada, go » pour passer par la suite à une prise de vue plus large des Moscovites, calmes, presque immobiles. Cette impression des partisans canadiens passionnés unis pour soutenir leur équipe est confirmée tout au long de l'émission. Hewitt note dès le début que les partisans canadiens étaient « surenthousiasmés » alors que pendant l'incident de Parise dans la première période, on peut clairement entendre chanter les spectateurs anglophones (des partisans vraisemblablement canadiens), « Rentrons chez nous ! » Durant la seconde intermission, Apps rend hommage aux Canadiens : « et les fans, vous n'avez jamais vu quelque chose comme les fans. Vous avez de véritables, réels fans canadiens ici ». Ludwig a ensuite noté que « ceci était, après tout, un test de la loyauté nationale » (Ludwig, 1972,

p. 171). Un autre élément de la deuxième intermission, avec les souvenirs de Moscou de Conacher en musique de fond, nous montre une prise de vue panoramique des partisans soviétiques calmes et la juxtapose à des Canadiens exubérants au moment où Conacher fait une remarque sur le fait « d'entendre 3000 Canadiens chanter « Ô Canada » comme il n'a jamais été chanté auparavant. Tout à coup, être canadien était un sentiment fantastique ».

La conclusion de l'émission, alors que la nation, soulagée suite au but gagnant de Henderson, demeure à l'écoute, a renforcé l'impression que l'unité avait été préservée. Hewitt, au-dessus des cris des partisans canadiens scandant « nous sommes numéro un », annonce que les joueurs canadiens avaient « montré leur esprit, leur capacité et tout le reste ». Henderson proclame que « nous avons toujours senti que nous étions les meilleurs joueurs de hockey et nous le sentons encore » et le joueur canadien Brad Park confirme que « nous pensons que le Canada est le plus grand pays du monde ».

DISCOURS DE L'INDIVIDUALISME

On peut dire que le hockey unifie le Canada, mais la société canadienne privilégie tout de même la diversité et l'individualisme, surtout lorsqu'on la contraste avec des images d'un ennemi contrôlé par l'État. Cette mentalité de Guerre froide a envahi la couverture télévisuelle de la série. Le style de jeu des deux équipes a renforcé les différences entre l'Union soviétique et le Canada, l'Orient contre l'Occident et a mis en évidence les distinctions entre ces deux sociétés. Comme Brian Kennedy le mentionne :

> *Les joueurs canadiens sur la glace avaient recouru à la manière occidentale de penser, qui favorisait les efforts de l'individu exerçant sa liberté, tandis que les Soviétiques dramatisaient leur mentalité collectiviste, la même qui conduisait leur économie et leur politique. (Kennedy, 2009, p. 53)*

La supériorité dans le hockey et la compétence individuelle ont servi en tant que métaphore de tout ce qui rendait le Canada unique. Selon Gruneau et Whitson, le hockey représente « le triomphe des 'vertus canadiennes' – l'individualisme, le talent, et surtout, le caractère » – aidé par le fait que, comme le note Raymond Williams, la télévision met l'accent sur l'individu dans les sports d'équipe (Gruneau et Whitson, 1993, p. 263; Williams, 1989). La caméra qui se concentre sur le porteur de la rondelle contribue à placer les notions occidentales d'individualisme au-dessus de celles du jeu d'équipe. Ceci accorde également la permission aux annonceurs d'ignorer le jeu physique brutal que les joueurs canadiens utilisaient comme moyen de ralentir l'équipe soviétique, plus rapide et en meilleure forme. Au Canada, les médias canadiens avaient critiqué ce style de jeu. Mais tant que cela se passait loin de la rondelle, où la caméra ne ne pouvait pas le filmer, ce style était convenable[7].

À partir du moment où les téléspectateurs voient les équipes canadiennes et soviétiques pour la première fois, les différences physiques entre les deux équipes sont évidentes. Les Soviétiques semblent identiques, les mêmes casques portés par chaque joueur ajoutant à l'homogénéité. En revanche, les Canadiens ne portent pas de casques et, grâce à la mode de la chevelure longue et des favoris en 1972, la plupart d'entre eux sont uniques et reconnaissables par les spectateurs à la maison, qui avaient déjà vu ces joueurs à la télévision jouer pour leur équipe de la LNH et qui avaient suivi la Série. (Ironiquement, Henderson est le seul joueur canadien qui porte un casque).

L'accent mis sur la réussite individuelle continue tout au long de l'émission. Malgré les références à un style de hockey canadien, les commentateurs soulignent régulièrement le jeu des individus. Après le but d'Esposito en première période, Hewitt fait remarquer que le centre canadien est maintenant à égalité avec Henderson et Aleksandr Yakushev pour le premier rang des marqueurs de la Série. Dans une entrevue durant la deuxième intermission, App met en évidence le jeu d'Esposito et de Henderson, réservant une mention spéciale pour Ron Ellis et Bobby Clarke, et l'analyste Howie Meeker salue les efforts du gardien Ken Dryden. Ce style de commentaire a été également appliqué aux joueurs russes. Hewitt, bien conscient que les joueurs soviétiques se ressemblaient tous aux yeux des nombreux téléspectateurs canadiens, distingue Yakushev comme étant le meilleur joueur soviétique à plus d'une occasion.

Le discours de l'individualisme se manifeste aussi dans les commentaires en direct sur le style de jeu soviétique. Dès le début de la série, les Soviétiques avaient surpris les joueurs canadiens avec leur patinage rapide, leur capacité de passer la rondelle et leur pratique de pénétrer dans la zone d'opposition en effectuant des passes, plutôt que de recourir au style « dégager et rattraper » familier des Canadiens. De toute évidence, ce style était en partie responsable du succès inattendu des Soviétiques et a été salué par Apps pendant le deuxième entracte. Mais le plus souvent, les commentateurs Hewitt et Meeker ont cherché à dénigrer ce style, notant que les Soviétiques se passent trop la rondelle, afin de renforcer la domination du style canadien dans un jeu où l'excellence individuelle conduit au succès de l'équipe.

L'HÉRITAGE DE LA PARTIE HUIT

La Partie Huit a donné aux Canadiens la victoire de hockey qu'ils avaient prévu dès le début de la série. Mais, comme Ludwig l'observe, « ce qui est beaucoup plus important, c'est l'opportunité que cette série offre pour reconsidérer notre façon de penser le hockey, et nous-mêmes » (Ludwig, 1972, p. 27). Cette partie a encouragé les Canadiens à se considérer comme un pays unifié, une force homogène qui a relevé de manière héroïque le défi des Soviétiques. Tandis que William Kilbourn a noté (non sans problème) que le hockey « unit les Canadiens de tous les âges et classes, d'un océan à l'autre », c'est la participation active d'un agent de médiation tel que la télévision qui a aidé à construire ce pancanadianisme (Kilbourn, 1976, p. 237). Cela n'a jamais été plus vrai que le 28 septembre 1972. Puisqu'un Canadien sur deux a arrêté ce qu'il faisait pour écouter la Partie Huit, on a offert à chacun d'eux ce qui s'appelera plus tard le moment définitif (sportif) du Canada. Cette victoire dans un combat international a démontré la force intérieure d'un Canada uni grâce à l'excellence individuelle.

Bien que, comme le note Kennedy, « une série de parties de hockey a le pouvoir de créer une identité culturelle », l'importance de la diffusion dans la construction des significations de la Partie Huit ne devrait pas être ignorée (Kennedy, 2009, p. 47). La télévision « a magnifié l'importance du hockey comme expression du mode de vie canadien » (Rutherford, 1990, p. 254). En liant le hockey à la fierté canadienne, les annonceurs de la Partie Huit parlaient à un seul Canada. L'importance culturelle de la Partie Huit consiste en l'obscurcissement délibéré de la diversité du Canada et des divisions internes. Comme Earle l'indique, « les notions disparates de classe, d'ethnicité et de sexe ont été soudées en un rare moment au Canada » (Earle, 1995, p. 108). Le fait de regarder la partie et d'apprécier les messages des commentateurs signifiait que vous étiez réellement pancanadien.

RÉFÉRENCES

Critcher, Chas. [1991] "Putting on the style: Aspects of recent English football." In Williams, John and Wagg, Stephen (Eds.). *British Football and Social Change: Getting into Europe*: 67-84. Leicester: Leicester University Press.

Dick, Ernest. [2002] "Remembering September 1972." dans Howell, C. (Ed.). *Putting it on Ice, Volume II: Internationalizing Canada's Game*: 45-50. Halifax: Gorsebrook Research Institute, Saint Mary's University.

Dryden, Ken and MacGregor, Roy. [1989] *Home Game: Hockey and Life in Canada*. Toronto: McClelland and Stewart.

Dryden, Ken and Mulvoy, Mark. [1973] *Face-Off At The Summit*. Toronto: Little, Brown.

Earle, Neil. [1995] "Hockey as Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity." *Journal of Canadian Studies*. 30: 107-123.

Fisher, Douglas. [1972] "A hockey series that challenged Canadians' view of themselves." *International Perspectives*. 6: 13-20.

Fiske, John and Hartley, John. [1978] *Reading Television*. London: Methuen & Co.

Franks, C.E.S., Hawes, Michael, and Macintosh, Donald. [1988] "Sport and Canadian Diplomacy." *International Journal*. 43: 665-682.

Gruneau, Richard and Whitson, David. [1993] *Hockey Night in Canada: Sport, Identities and Cultural Politics*. Toronto: Garamond Press.

Kennedy, Brian. [2009] "Confronting a Compelling Other: The Summit Series and the Nostalgic (Trans)Formation of Canadian Identity." dans Andrew C. Holman, (Ed.). Canada's Games: Hockey and Identity. (Montreal and Kingson: McGill-Queen's University Press).

Kilbourn, William. [1976] *The Toronto Book: An Anthology of Writings Past and Present*. Toronto: Macmillan of Canada.

Ludwig, Jack. [1972] *Hockey Night in Moscow*. Toronto: McClelland and Stewart.

Macintosh, Donald and Greenhorn, Donna. [1993] "Hockey Diplomacy and Canadian Foreign Policy." *Journal of Canadian Studies*, 28: 96-112.

Morrison, Scott. [1989] *The Days Canada Stood Still: Canada vs USSR, 1972*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson.

Pevere, Geoff and Dymond, Greig. [1996] *Mondo Canuck: A Canadian Pop Culture Odyssey*. Toronto: Prentice Hall.

Rutherford, Paul. [1990] *When Television Was Young: Primetime Canada, 1952-1967*. Toronto: University of Toronto Press.

"September 1972: Game 8." [1998] Polygram Video.

Sinden, Harry. [1973] *Hockey Showdown: The Canada-Russia Hockey Series*. Toronto: Paperjacks.

Williams, Raymond. [1989] *Raymond Williams on Television: Selected Writings*. London: Routledge.

NOTES

[1] Les estimations des auditoires pour cette partie varient de 7,5 sur 21,8 millions de Canadiens (Dryden et MacGregor, 1989 : 212) à 12,5 millions (Pevere et Dymond, 1996 : 90). Comme Dryden et MacGregor l'observent : « La partie a été diffusée sur CBC et CTV. Le reste de la programmation s'est arrêté. La population du Canada en 1972 était de 21,8 millions. Ce jeudi après-midi, une journée de travail, 7,5 millions ont regardé la partie. Lorsque la partie a été diffusée une deuxième fois quelques heures plus tard, 5 millions de Canadiens l'ont regardé » (Dryden et MacGregor, 1989 : 212).

[2] Pour les analyses scientifiques de l'impact culturel de la Série du siècle, voir Dick, 2002 ; Earle, 1995 ; Gruneau et Whitson, 1993, et Kennedy, 2009. L'approche intellectuelle la plus commune de la série a été de l'analyser dans une optique de politique étrangère (voir par exemple Franks, Hawes, Macintosh et Greenhorn, 1993). Les récits de souvenirs personnels et les histoires populaires de la série sont beaucoup plus fréquents. Dans le premier cas, voir Dryden et Mulvoy, 1973, et Sinden, 1973. Pour le dernier, voir Ludwig, 1972, et Morrison, 1989. "September 1972" est l'un des nombreux documentaires produits au Canada sur la série.

[3] Earle (1995 : 108) fait une observation similaire, notant que « c'est la série Canada-URSS de septembre 1972 qui propose un paradigme particulièrement utile pour une étude de 'notre jeu' à deux niveaux : d'abord, la séries occasionne des réflexions sur le lien de la culture du grand passe-temps national, et d'autre part, la technologie électronique a été suffisamment développée en 1972 pour permettre une enquête assez soutenue dans certains de ses codes et structures ».

[4] Voir Williams, 1989 : 21-24.

[5] Ceci et toutes les citations ultérieures proviennent de la portion audio de la diffusion de la Partie Huit, tirée de "September 1972 : Game 8," Polygram Video, 1998.

[6] Sur la question du « style de jeu » national, voir Critcher, 1991.

[7] Au-delà d'un examen approfondi de la classe sociale et du sexe, il est intéressant de noter que John Fiske et John Hartley ont avancé un argument convaincant sur le rôle joué par la télévision et la lecture commentée en traduisant la violence par la gloire et la réussite, et en transformant le sport « dans une tentative de transformation de modes oraux (de la classe ouvrière) en modes littéraux (de la classe bourgeoise) » (Fiske et Hartley, 1978 : 145). En outre, Rutherford lie la nature physique et masculine du hockey sur glace au nationalisme, notant que « le sport correspondait à une image de la virilité au Canada » (Rutherford, 1990 : 248).